

Roger Delaporte

On ne me croira pas



Du même auteur :

Les Grandes Affaires Criminelles de l'Eure, 2008

Les Nouvelles Affaires criminelles de l'Eure, 2010

Les Mystères de l'Eure, 2011

Editions De Borée

EXTRAIT

A Gisèle

Prologue

« ... dès que je fus arrivé à la route, ce fut un éblouissement. Là où je n'avais vu, avec ma grand'mère, au mois d'août, que les feuilles et comme l'emplacement des pommiers, à perte de vue ils étaient en pleine floraison, d'un luxe inouï, les pieds dans la boue et en toilette de bal, ne prenant pas de précautions pour ne pas gâter le plus merveilleux satin rose qu'on eut jamais vu et que faisait briller le soleil... »

Tout jeune professeur de Lettres Classiques, Jacques Lejars déclama ce début de « Sodome et Gomorrhe » avec extase. Il adorait Proust, dont les phrases superbes lui semblaient un idéal inaccessible. On ne pouvait mieux écrire... Au bras de sa fiancée, Hortense Nouschki, étudiante en philosophie et maîtresse auxiliaire en allemand, il profitait de cet instant magique : le poirier affichait des fleurs blanches sous un soleil novice, la pelouse verdoyante

embaumait la fraîcheur du printemps qui venait de commencer sa carrière, piaillant avec ardeur les petits oiseaux s'effarouchaient gaiement. Il aurait aimé marcher tout nu avec sa promise sur cette herbe drue et, apprenti professeur de lettres passionné, créer la phrase digne de ce moment de leur vie, de cette communion entre eux et avec la nature... mais il savait ne pas pouvoir concurrencer Proust et se contenta d'exprimer son admiration à la jeune femme avec franchise :

– C'est beau, dit-il simplement.

Elle acquiesça d'un simple mouvement de tête et se serra contre lui amoureusement. Ils étaient parfaitement assortis, grands et beaux, bruns et bronzés, magnifiques spécimens de l'espèce humaine. Il avait des yeux sombres qui vous charmaient et elle était parée d'un regard bleu électrique qui vous transperçait. Ils continuèrent leur visite et firent le tour de leur future maison avec une indicible joie. Tout leur sembla idéal : le puits à l'ancienne avec son treuil vermoulu, entouré négligemment de quelques fleurs abandonnées à leur sort par un locataire indifférent qui s'étaient sauvagement développées. Elles donnaient une allure un peu farouche à ces lieux idylliques. On y trouvait quelques merles moqueurs gazouillant allègrement dans les haies vives, lesquelles enserraient un petit bâtiment en bois qui abritait probablement du matériel de jardin au repos...

Tout était symptôme de retour aux « vraies » valeurs, celles de cette campagne profonde asservie par les bourgeois aisés depuis toujours. Ils baignaient dans une douce béatitude, vite, vite, ils allaient se marier officiellement « aujourd'hui ? » et profiter le plus possible de ce paradis sur terre pour construire un avenir radieux, ne pas le laisser pourrir comme tant d'autres béotiens sans en avoir profité de la félicité. Après réflexion, ils décidèrent de ne pas attendre le mariage pour s'y installer provisoirement, un vieil oncle qui avait eu la bonne idée de décéder il y a peu de temps leur apporterait certainement, grâce à sa succession, un capital intéressant suffisant pour cautionner un emprunt avantageux. Merci Albert...

La porte était surmontée d'un auvent en verre encadré de fer forgé délicieusement dix-neuvième siècle, recouvert d'une mousse dont certains brins étaient probablement de la même époque. Ils firent fonctionner la belle serrure avec la grosse clé prêtée par l'agence et entrèrent. L'intérieur de la maison avait besoin d'un petit rafraîchissement, c'était le moins qu'on puisse dire, mais était habitable en son état actuel. Une fois tranquillement installés dans deux vastes pièces du rez-de-chaussée, garnies de poutres impressionnantes et éclairées par d'imposantes fenêtres, ils diligenteraient quelques travaux de mise à leur goût à l'étage au fur et à mesure de leur enrichissement, qui, bien sûr, ne saurait tarder.

Pour ce qui était de la cuisine, la modernisation ne s'imposait même pas. Tous les accessoires étaient impeccables, style chirurgical maniaque. Certes, on ne pouvait préjuger de l'électricité, coupée au départ des précédents locataires, non plus que de l'eau ni du gaz mais à priori... Les pièces, hautes de plafond, interrogèrent Hortense :

– J'espère qu'il ne fera pas trop froid cet hiver ?

– As-tu vu les radiateurs ? De la fonte ma chérie ! De la fonte ! Que peux-tu espérer de mieux ? Certes, la chaudière demande du bois mais ce n'est pas ce qui manque par ici, les forêts sont proches. Tu te rends compte, ma chérie, un vrai bonheur... Et, de plus, n'oublie pas que je suis là pour te réchauffer, mon amour...

Un temps de réflexion et il reprit :

– Nous appellerons cette maison du bonheur « Le manoir de la Tremblaye ».

Hortense acquiesça d'un mouvement de tête. Elle était en adoration devant son futur époux...

Tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Sentant la sève monter en lui Jacques voulut profiter goulument de l'instant et commença à la caresser, refusant d'envisager un quelconque problème qui eût pu gâcher malencontreusement ces instants merveilleux. Plus réaliste, Hortense pensait rideaux, disposition des meubles et autres détails apparemment sans grande importance pour lui et

abrégé les câlins... Mais, hélas, l'après-midi s'avancant il leur fallait regagner leur triste logis citadin, appartement quelconque dans un quartier sans âme d'une ville dépourvue de personnalité.

Ils repartirent enchantés de cette découverte, l'agence leur avait trouvé exactement ce qu'ils souhaitaient, ils ne laisseraient pas passer cette merveilleuse chance, ils la saisiraient à pleines mains, ou en profiteraient à pleins poumons, c'est selon...

Le jour du mariage arriva vite. Les deux familles étaient d'origines bourgeoises et tenaient à ce que leur progéniture soit logée dans les conditions les plus favorables. Il fallait « paraître ». Certes, les « anciens » avaient disparu, victimes de la camarade, il ne restait plus, parmi eux, encore vivant, que le père du marié. Mais il était prêt à tous les sacrifices... et les cousins, cousines n'étaient pas réticents non plus à verser leur obole. Le bonheur des deux jeunes, leur épanouissement étaient à ce prix. On savait que les deux amoureux vivaient ensemble depuis déjà deux ans et la famille avait accepté cette installation sans exiger le mariage, au risque de décevoir l'Eglise, comme ils n'avaient rien dit non plus pour le bébé, après tout c'était leur affaire. On avait toutefois attendu les résultats définitifs des affectations et mutations pour se lancer dans des frais conséquents.

Une fois connu avec certitude le collège classique d'Evreux où Jacques allait souffrir et Hortense sévir,

les parents élaborèrent des plans de bataille pour mettre au point l'installation, multipliant les cadeaux. Comme prévu, on avait aménagé provisoirement les pièces du bas de la maison. Celles de l'étage attendaient. Ils s'installèrent quelques jours avant la rentrée, dans la joie et l'espoir de la réussite. Les familles étaient également radieuses : avec sa culture, ses qualités et sa prestance, Jacques pourrait diriger ses élèves avec maestria puis, le moment venu, se lancer dans une carrière politique, avec tout ce qu'elle apporterait en avantages financiers et glorieux. Leur belle maison serait un logis idéal pour la mise au point des *combinazione* lesquelles constituent l'essentiel du métier de politicien et requièrent un pseudo-secret diplomatique absolu. On patienta encore quelques jours pour le grand mariage que Jacques soit officiellement titulaire, ce qui ne tarda pas... bref tout allait bien dans le meilleur des mondes.

Ce grand mariage eût lieu le 28 août 1943. Ce fut une journée épuisante pour tous. Toute la famille s'était donné rendez-vous pour aider. Cousins, cousines, et toutes les progénitures y afférentes étaient présents. Après les cérémonies, la marmaille joua dans le jardin et tous les autres trouvèrent à s'impliquer dans des tâches plus ou moins importantes. Tous critiquèrent la toute première installation et, d'un commun accord, il fut décidé de tout revoir. Il fallut déplacer les meubles, des

discussions sans fin eurent lieu, les participants parvinrent, après moult hésitations, à se mettre d'accord. Dans un premier temps les bureaux des deux intellectuels seraient à l'étage. Chacun avait le sien et la grosse difficulté fut d'y monter les caisses de livres... La cuisine se trouva réinstallée par la famille de la mariée, dont le frère était un grand bricoleur et l'ensemble salle et chambre par le père du marié. Après quoi on dégusta un formidable repas apporté par un traiteur et l'on sabra allègrement le champagne. Sur ces entrefaites, émues jusqu'aux larmes, les familles déguerpirent, le père du marié (encore vivant) prit en charge le bébé. Il alla le déposer chez une plantureuse nourrice aux seins généreux, regorgeant de lait et en parfaite santé. On laissa les amoureux face à face dans leur nouveau logis. La joie était au rendez-vous...

Quelques heures plus tard, en fin de soirée, après quelques dialogues à caractère vaguement cérébral sur la valeur symbolique du mariage, ils se livrèrent à un travail en couple intéressant, le terminant par une étreinte passionnée qui les laissa épuisés mais heureux. Ils espéraient alors basculer rapidement dans un sommeil profond et réparateur. Il n'en fut rien. Jacques pensait que cela venait du changement de literie, maintenant toute neuve, Hortense estimait qu'ils étaient trop fatigués. Elle pensa cela très sincèrement, et en le disant se tourna, prouvant ainsi qu'elle avait réellement envie de dormir, alors qu'il

aurait sans doute aimé remettre le couvert, comme ils en avaient l'habitude. Toutefois, quelque temps plus tard, vers minuit et demi, animée par un besoin impérieux et naturel, elle se leva pour le satisfaire.

Au retour, Jacques fut choqué par son attitude. Elle était décomposée, comme si elle avait rencontré le Diable en personne. Elle claquait des dents, titubait pantelante, serrait ses bras sur sa poitrine, son regard était vide... Jacques s'en inquiéta :

– Que t'arrive-t-il mon amour ?

Elle s'assit sur le bord du lit, au bord des larmes, sans rien dire, certes, mais ce silence était éloquent. Jacques insista :

– Peut-être as-tu eu froid ?

On pouvait se poser la question car elle était vraiment très légèrement vêtue d'une simple mini-combinaison, plus commode pour l'amour charnel que les immenses chemises de nuit du siècle précédent qu'affectionnaient nos aïeules et dont on avait tant de mal à se débarrasser au moment stratégique. Elle secoua la tête en signe de dénégation.

– Dis-moi ce qui ne va pas, dis-moi...

Après bien des hésitations et de nombreuses prières, elle finit par s'expliquer.

– Tu ne me croiras pas, j'en suis sûre.

– Mais si, mais si...

– Tu sais que j'ai toujours été très sensible aux environnements, aux ambiances. J'ai eu l'impression

qu'une ombre m'encerclait, qu'une toile d'araignée voulait me faire prisonnière dans sa toile et je ne pouvais pas me débattre. Elle me parlait : tu es à moi et à personne d'autre, il faut me croire, murmurait-elle doucement, et je ne pouvais pas lui répondre, j'étais devenue SA chose, elle allait me dévorer, j'étais là, sans défense, paralysée, à sa merci... J'étais terrorisée. Je ne sais pas ce qui s'est passé, j'ai senti comme une piqûre et elle m'a rendu ma liberté, cette ombre a disparu. J'ai eu peur et j'ai encore peur.

– C'est un mauvais rêve, tu lis trop d'études psychologiques relatives à des malades mentaux, schizophrènes ou autres, tu en es marquée, cesse de lire Freud et Jung. Ton esprit est envahi par les noirceurs d'outre-tombe. Il faut changer, varier, lire des livres sans prétentions, Delly par exemple, ou bien Ernest Pérochon, ou encore Bicot Président de Club, pour te détendre, te changer les idées...

– Non, tu sais bien que c'est ma vie et que mon seul but est le contact avec l'au-delà, je veux trouver le lien ultime qui résoudra tous les mystères, en particulier celui du passage de l'être au néant.

– Laisse tomber ma chérie, viens me voir, je suis là tu n'as rien à craindre...

Elle s'assit, obéissante, espérant une protection. Mais lui comptait bien profiter de l'occasion pour relancer une nouvelle et agréable copulation. Il l'enveloppa dans ses bras câlins et commença à la caresser doucement, à effleurer d'une main experte sa

superbe poitrine mais elle se mit soudain en colère, vexée par les remarques de Jacques qui, visiblement, ne la croyait pas et prenait des airs supérieurs en la tripotant. Il ne la comprenait pas, c'était indubitable. Elle se leva brusquement :

– Arrête ! Laisse-moi ! Tu ne m'écoutes pas ! Tu ne veux pas savoir de quoi je parle, tu ne comprends rien à rien, tu n'es qu'un obsédé sexuel ! Tu ne penses qu'à baiser ! C'est tout !

– Mais non, mais non... Il était gêné d'avoir été découvert, mais c'était trop tard.

Elle explosa soudain de colère, lui sauta dessus, le gratifiant de gifles violentes, le griffant avec ses ongles acérés. Il mit ses mains pour se protéger et essaya de la calmer. Peine perdue ! Elle était déchaînée, hurlait, ses yeux jetaient des éclairs. La tendre compagne s'était changée en harpie... Elle se tourna pour chercher un objet avec lequel elle pourrait le blesser... Alors, énervé à son tour, il lui expédia un coup de poing au visage qui la fit tomber à la renverse. Il ne se contrôla plus. Voulant la calmer il continua à frapper puis il lui sauta dessus pour la maîtriser et sentit soudain le désir l'envahir. Elle comprit ses intentions et passant la main dans son caleçon lui attrapa les organes génitaux et se mit à les écraser. La douleur fulgurante et la peur typiquement masculine d'être châtré le rendirent fou. Se dégageant brutalement, Jacques lui asséna un coup de poing au foie. C'est alors qu'il perdit totalement la tête et, abandonnant

tout contrôle, continua de la frapper à coups de poings sur le visage jusqu'à ce qu'elle ne bouge plus. Vaincue, elle cessa toute résistance et il put enfin satisfaire son envie sur ce corps inerte. Elle se contenta de murmurer « Quelle bassesse ! ».

Cette simple phrase le réveilla. Reprenant ses esprits, il cessa immédiatement de la pénétrer. Il se sentit rougir de honte jusqu'aux oreilles et réfléchit : il venait de tabasser sa compagne puis de la violer, ni plus ni moins. Si ça venait à se savoir... ce serait la prison, pour le moins. Finie la belle carrière politique tant espérée, les discours sans intérêt devant un parterre servile et ignare de crétins et de besogneux... Après quelques instants d'abattement, comme elle était quasiment inconsciente, il la prit dans ses bras et la transporta sur le lit, la recouvrit d'un drap et marcha de long en large en méditant tristement. Leur relation, jusqu'ici librement consentie, venait de prendre une autre tournure, elle ne serait jamais plus comme avant. Et cela pourquoi ? Pour être dans état pareil elle avait certainement été confrontée à un phénomène inattendu, peut-être irrationnel... C'était bien la peine que de nombreuses personnes leur aient donné un coup de main pour s'installer... Démarrée dans le bonheur et la joie cette journée se terminait en catastrophe. Il en est, certes, très souvent ainsi, c'est la vie, mais tout de même... Et toi, obsédé sexuel, incapable de te contrôler, tu as amplifié la chose en allant jusqu'à l'ignoble...

Il contempla sa dulcinée au visage tuméfié et ensanglanté, le ventre l'était aussi, témoins de sa furie et se répéta que la vie ne serait plus jamais comme avant. Comment se faire pardonner ? Impossible... Tout était fini, bien fini. A la suite de cette bataille leur vie de couple est déjà terminée, la haine s'est installée : s'ils restent ensemble, dans dix ans ils boiront chacun leur bouteille de vin tous les soirs, se chicaneront pour la chaîne de TSF, ça tournera mal et ils casseront un peu de vaisselle, se battront à coups de bouteille comme tous les vieux mariés qui sont ensemble par habitude, sans amour ni tendresse, simplement par peur du pire ou du vide... de toute façon elle ne voudra pas rester, elle partira ailleurs, c'est sûr. Enfin, tu risques gros si elle parle... on ne croira pas tes explications, impossible...

Après réflexion, il alla chercher dans la cuisine un chiffon imbibé d'eau fraîche pour tamponner le visage d'Hortense, effacer quelques traces de ce déchaînement de violence, essayant de se faire pardonner. Un essai ultime mais inutile. Elle eut un geste de rejet, l'écarta de sa main. Quelques excuses susurrées avec gêne n'eurent aucun effet...

S'interrogeant encore, Jacques ne comprenait pas cette explosion totalement inattendue chez la femme qu'il aimait. Elle était forcément consécutive à une mystérieuse vision, à l'intervention d'une énorme puissance extérieure installée dans cette maison... Il visita les autres pièces, cherchant si quelque chose

pouvait exister qui justifierait une telle panique. Quelques bruits de fenêtres usagées et de vent dans les cheminées, rien de visible à signaler. Elle était impressionnable, il le savait bien, mais tout de même... Certes ils avaient fait la fête, bu plus de champagne que de raison, elle n'en avait pas l'habitude, ça pouvait aussi avoir agi... Il ne comprenait pas non plus sa propre réaction. Jamais il n'aurait imaginé exploser en une aussi terrible scène de violence...

Qui donc était intervenu pour les rendre fous ? Qui voulait les tuer ? La Mort, tout simplement. La Reine des ténèbres, invincible et ricanante qui dicte sa loi au monde des humains, avait intoxiqué leurs cerveaux, créant l'irréparable. Installée depuis longtemps ici, elle ne voulait pas partager sa demeure.

Pour lui c'était clair, il n'y avait plus d'espoir. Il alla chercher leur beau couteau à gigot, manche en argent massif, lame yatagan en acier français 19^{ème} siècle, un héritage venant de ses grands-parents apporté solennellement en cadeau par son père, dans la cuisine, le posa sur la table de nuit. Il réfléchit encore un peu, désespéré. Il fallait partir ensemble pour d'autres cieux, l'avenir pour leur amour n'était plus sur cette terre, il leur fallait se rencontrer dans un autre monde...

Au bout d'un moment il se mit à pleurer, puis saisit de nouveau le couteau à gigot... le plongea dans le cœur de sa bien-aimée, attendit quelques instants que le sang coule à flots, puis, d'un geste vif, se trancha la gorge.

Première partie

Une vie ?

